

VUE DES CORDILLÈRES & MONUMENTS DES PEUPLES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE

Tome 1

ALEXANDRE DE HUMBOLDT



Éditions l'Escalier

VUE DES CORDILLÈRES
ET MONUMENTS
DES PEUPLES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE

par Alexandre de Humboldt

Tome premier



INTRODUCTION

J'ai réuni dans cet ouvrage tout ce qui a rapport à l'origine et aux premiers progrès des arts chez les peuples indigènes de l'Amérique. Les deux tiers des planches qu'il renferme offrent des restes d'architecture et de sculpture, des tableaux historiques, des hiéroglyphes relatifs à la division du temps et au système du calendrier. À la représentation des monuments qui intéressent l'étude philosophique de l'homme sont jointes les vues pittoresques de différents sites, les plus remarquables du nouveau continent. Les raisons qui ont motivé ce mélange se trouvent énoncées parmi les considérations générales placées à la tête de cet essai.

La description de chaque planche forme, autant que la nature du sujet l'a permis, un mémoire particulier. J'ai donné plus de développement à celles qui peuvent répandre quelque jour sur les analogies que l'on observe entre les habitants des deux hémisphères. On est surpris de trouver, vers la fin du quinzième siècle, dans un monde que nous appelons nouveau, ces institutions antiques, ces idées religieuses, ces formes d'édifices qui semblent remonter, en Asie, à la première aurore de la civilisation. Il en est des traits caractéristiques des nations comme de la structure intérieure des végétaux répandus sur la surface du globe. Partout se manifeste l'empreinte d'un type primitif, malgré les différences que produisent la nature des climats, celle du sol et la réunion de plusieurs causes accidentelles.

Au commencement de la conquête de l'Amérique, l'attention de l'Europe était singulièrement fixée sur les constructions gigantesques de Couzco, les grandes routes tracées au centre des Cordillères, les pyramides à gradins, le culte et l'écriture symbolique des Mexicains. Les environs du port Jackson dans la Nouvelle-Hollande et l'île d'Otaïti n'ont pas été décrits plus souvent de nos jours, que ne l'étaient alors plusieurs contrées du Mexique et du Pérou. Il faut avoir été sur les lieux pour apprécier cette naïveté, cette teinte vraie et locale qui caractérisent les relations des premiers voyageurs espagnols. En étudiant leurs ouvrages, on regrette qu'ils ne soient pas accompagnés de figures qui puissent donner une idée exacte de tant de monuments détruits par le fanatisme ou tombés en ruine par l'effet d'une coupable insouciance.

L'ardeur avec laquelle on s'était livré à des recherches sur l'Amérique diminua dès le commencement du dix-septième siècle; les colonies espagnoles, qui renferment les seules régions jadis habitées par des peuples civilisés, restèrent fermées aux nations étrangères et récemment, lorsque l'abbé Clavigero publia en Italie son Histoire ancienne du Mexique, on regarda connue très douteux des faits attestés par une foule de témoins oculaires souvent ennemis les uns des autres.

Des écrivains célèbres, plus frappés des contrastes que de l'harmonie de la nature, s'étaient plu à dépeindre l'Amérique entière comme un pays marécageux, contraire à la multiplication des animaux et nouvellement habité par des hordes aussi peu civilisées que les habitants de la mer du Sud. Dans les recherches historiques sur les Américains, un scepticisme absolu avait été substitué à une saine critique. On confondait les descriptions déclamatoires de Solis et de quelques autres écrivains qui n'avaient pas quitté l'Europe, avec les relations simples et vraies des premiers voyageurs; il paraissait du devoir d'un philosophe de nier tout ce qui avait été observé par des missionnaires.

Depuis la fin du dernier siècle, une révolution heureuse s'est opérée dans la manière d'envisager la civilisation des peuples et les causes qui en arrêtent ou favorisent les progrès. Nous avons appris à connaître des nations dont les mœurs, les institutions et les arts diffèrent presque autant de ceux des Grecs et des Romains, que les formes primitives d'animaux détruits diffèrent de celles des espèces qui sont l'objet de l'histoire naturelle descriptive. La société de Calcutta a répandu une vive lumière sur l'histoire des peuples de l'Asie. Les monuments de l'Égypte, décrits de nos jours avec une admirable exactitude, ont été comparés aux monuments des pays les plus éloignés, et mes recherches sur les peuples indigènes de l'Amérique paraissent à une époque où l'on ne regarde pas comme indigne d'attention tout ce qui s'éloigne du style dont les Grecs nous ont laissés d'inimitables modèles.

Il aurait été utile de ranger les matériaux que renferme cet ouvrage, d'après un ordre géographique; mais la difficulté de réunir et de terminer à la fois un grand nombre de planches gravées en Italie, en Allemagne et en France, m'a empêché de suivre cette méthode. Le défaut d'ordre compensé, jusqu'à un certain point, par l'avantage de la variété, est d'ailleurs moins répréhensible dans les descriptions d'un Atlas pittoresque que dans un discours soutenu. Je tâcherai d'y remédier par une table dans laquelle les planches sont classées d'après la nature des objets qu'elles représentent.

1. Monuments

A. Mexicains :

Buste d'une prêtresse, Pl. I et II (Pl. I de l'édit. in-8)

Pyramide de Cholula, Pl. VII (PL ni de l'édit. in-8)

Fort de Xochicalco, Pl. IX

Bas-relief représentant le triomphe d'un guerrier, Pl. XI

Calendrier et hiéroglyphes des jours, Pl. XXIII (Pl. VIII de l'édit in-8)

Vases, Pl. XXXIX (Pl. XIII de l'édit. in-8)

Bas-relief sculpté autour d'une pierre cylindrique , Pl. XXI

Hache chargée de caractères, Pl. XXVIII

Maison sépulcrale de Mitla, Pl. XLIX et I (Pl. XVII et XVIII de l'édit. in-8)

Peintures hiéroglyphiques :

Manuscrits du Vatican, Pl. XIII (Pl. X de l'édit. in-8) XIV, XXVI (Pl. X de l'édit. in-8) et LX
de Velettri, Pl. XV, XXVII (Pl. XI de l'édit. in-8) et XXXVII
de Vienne, Pl. XLVI, XLVII et XLVIII
de Dresde, Pl. XLV (Pl. XVI de l'édit. in-8)
de Berlin, Pl. XII (Pl. IV et V de l'édit. in-8), XXXVI, XXXVIII et LVII
de Paris , Pl. LV et LVI
Manuscrits de Mendoza, Pl. LVIII et LIX
de Gemelli, Pl. XXXII

B. Péruviens :

Maison de l'Inca au Canar, Pl. XVII, XX et LXII
Inga-Chungana, Pl. XIX
Ruines du Callo, Pl. XXIV (Pl. IX de l'édit in-8)
Inti-Guaicu, Pl. XVIII

C. Muyscas :

Calendrier, Pl. XLIV (Pl. XV de l'édit. in-8)
Têtes sculptées, Pl. LXVI

II. Sites.

A. Plateau du Mexique :

Grande place de Mexico, Pl. III
Basaltes de Regla, Pl. XXII
Coffre de Perote, Pl. XXXIV
Volcan de Jorullo, Pl. XLIII (Pl. XIV de l'édit. in-8)
Porphyres colonnaires du Jacal, Pl. LXV
Organos d'Actopan, Pl. LXIV

C. Montagnes de l'Amérique méridionale :

Silla de Caracas, Pl. LXVIII

Volcans d'air de Turbaco, Pl. XLI
 Cascade de Tequendama, Pl. VI
 Lac de Guatavita, (Pl. LVXII Pl. XIX de l'édit. in-8)
 Pont naturel d'Icononzo, Pl. IV (Pl. II de l'édit. in-8)
 Passage de Quindiu, Pl. V
 Cascade du Rio Vinagre, Pl. XXX
 Chimborazo, Pl. XVI (Pl. VIII de l'édit. in-8) et XXV
 Volcan de Colopaxi, Pl. X
 Sommets pyramidaux d'Ilinissa, Pl. XXXV
 Nevado du Corazon, Pl. LI
 Nevado de Cayambe, Pl. XLII
 Volcan de Pichincha, Pl. LXI
 Pont de cordages de Penipe, Pl. XXXIII (Pl. XII de l'édit. in-8)
 Poste de Jaen de Bracamoros, Pl. XXXI
 Radeau de Guayaquil, Pl. LXIII

J'ai tâché de donner la plus grande exactitude à la représentation des objets qu'offrent ces gravures. Ceux qui s'occupent de la partie pratique des arts savent combien il est difficile de surveiller le grand nombre de planches qui composent un atlas pittoresque. Si quelques-unes sont moins parfaites que les connaisseurs ne pourraient le désirer, cette imperfection ne doit pas être attribuée aux artistes chargés sous mes yeux de l'exécution de mon ouvrage, mais aux esquisses que j'ai faites sur les lieux dans des circonstances souvent très pénibles. Plusieurs paysages ont été coloriés parce que dans ce genre de gravure les neiges se détachent beaucoup mieux sur le fond du ciel, et que l'imitation des peintures mexicaines rendait déjà indispensable le mélange de planches coloriées et de planches tirées en noir. On a senti combien il est difficile de donner aux premières cette vigueur de ton que nous admirons dans les *Scènes Orientales* de M. Daniel.

Je me suis proposé, dans la description des monuments de l'Amérique, de tenir un juste milieu, entre deux routes suivies par les savants qui ont fait des recherches sur les monuments, les langues et les traditions des peuples. Les uns se livrant à des hypothèses brillantes, mais fondées sur des bases peu solides, ont tiré des résultats généraux d'un petit nombre de faits isolés. Ils ont vu en Amérique des colonies chinoises et égyptiennes; ils y ont reconnu des dialectes celtiques et l'alphabet des Phéniciens. Tandis que nous ignorons si les Osques, les Goths ou les Celtes sont des peuples venus d'Asie, on a voulu prononcer sur l'origine de toutes les hordes du nouveau continent. D'autres savants ont accumulé des matériaux sans s'élever à aucune idée générale, méthode stérile dans l'histoire des peuples comme dans les différentes branches des sciences physiques. Puissé-je avoir été assez heureux pour éviter

les écarts que je viens de désigner! Un petit nombre de nations, très éloignées les unes des autres, les Étrusques, les Égyptiens, les Tibétains et les Aztèques, offrent des analogies frappantes dans leurs édifices, leurs institutions religieuses, leurs divisions du temps, leurs cycles de régénération et leurs idées mystiques. Il est du devoir de l'historien d'indiquer ces analogies, aussi difficiles à expliquer que les rapports qui existent entre le sanskrit, le persan, le grec et les langues d'origine germanique : mais en essayant de généraliser les idées, il faut savoir s'arrêter au point où manquent les données exactes. C'est d'après ces principes que j'exposerai ici les résultats auxquels semblent conduire les notions que j'ai acquises jusqu'à ce jour sur les peuples indigènes du Nouveau Monde.

En examinant attentivement la constitution géologique de l'Amérique, en réfléchissant sur l'équilibre des fluides qui sont répandus sur la surface de la Terre, on ne saurait admettre que le nouveau continent soit sorti des eaux plus tard que l'ancien. On y observe la même succession de couches pier-reuses que dans notre hémisphère, et il est probable que, dans les montagnes du Pérou, les granites, les schistes micacés ou les différentes formations de gypse et de grès ont pris naissance aux mêmes époques que les roches analogues des Alpes de la Suisse. Le globe entier paraît avoir subi les mêmes catastrophes. À une hauteur qui excède celle du Mont-Blanc se trouvent suspendues, sur la crête des Andes, des pétrifications de coquilles pélagiques. Des ossements fossiles d'éléphants sont épars dans les régions équinoxiales et, ce qui est très remarquable, ils ne se trouvent pas au pied des palmiers dans les plaines brûlantes de l'Orénoque, mais sur les plateaux les plus froids et les plus élevés des Cordillères. Dans le Nouveau Monde comme dans l'ancien, des générations d'espèces détruites ont précédé celles qui peuplent aujourd'hui la Terre, l'eau et les airs.

Rien ne prouve que l'existence de l'homme soit beaucoup plus récente en Amérique que dans les autres continents. Sous les tropiques, la force de la végétation, la largeur des fleuves et les inondations partielles ont mis de puissantes entraves aux migrations des peuples. De vastes contrées de l'Asie boréale sont aussi faiblement peuplées que les savanes du Nouveau-Mexique et du Paraguay et il n'est pas nécessaire de supposer que les contrées les plus anciennement habitées soient celles qui offrent la plus grande masse d'habitants.

Le problème de la première population de l'Amérique n'est pas plus du ressort de l'histoire, que les questions sur l'origine des plantes et des animaux et sur la distribution des germes organiques ne sont du ressort des sciences naturelles. L'histoire, en remontant aux époques les plus reculées, nous montre presque toutes les parties du globe occupées par des hommes qui se croient aborigènes, parce qu'ils ignorent leur filiation. Au milieu d'une multitude de peuples qui se sont succédés et mêlés, les uns aux autres, il est impossible de reconnaître avec exactitude la première base de la population, cette couche primitive au-delà de laquelle commence le domaine des traditions cosmogoniques.

Les nations de l'Amérique à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire, forment une seule race caractérisée par la conformation du crâne, par

la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe et par des cheveux plats et lisses. La race américaine a des rapports très sensibles avec celle des peuples mongols qui renferme les descendants des Hiong-nu, connus jadis sous le nom de Huns, les Kalkas, les Kalmuks et les Burattes. Des observations récentes ont même prouvé que non seulement les habitants d'Unalaska, mais aussi plusieurs peuplades de l'Amérique méridionale, indiquent par des caractères ostéologiques de la tête un passage de la race américaine à la race mongole. Lorsqu'on aura mieux étudié les hommes bruns de l'Afrique et cet essaim de peuples qui habitent l'intérieur et le nord-est de l'Asie et que des voyageurs systématiques désignent vaguement sous le nom de Tartars et de Tschoudes, les races caucasienne, mongole, américaine, malaye et nègre paraîtront moins isolées et l'on reconnaîtra, dans cette grande famille du genre humain, un seul type organique modifié par des circonstances qui nous resteront peut-être à jamais inconnues.

Quoique les peuples indigènes du nouveau continent soient unis par des rapports intimes, ils offrent dans leurs traits mobiles, dans leur teint plus ou moins basané et dans la hauteur de leur taille, des différences aussi marquantes que les Arabes, les Persans et les Slaves, qui appartiennent tous à la race caucasienne. Les hordes qui parcourent les plaines brûlantes des régions équinoxiales n'ont cependant pas la peau d'une couleur plus foncée que les peuples montagnards ou les habitants de la zone tempérée, soit que dans l'espèce humaine et dans la plupart des animaux il y ait une certaine époque de la vie organique au-delà de laquelle l'influence du climat et de la nourriture est presque nulle, soit que la déviation du type primitif ne devienne sensible qu'après une longue série de siècles. D'ailleurs, tout concourt à prouver que les Américains, de même que les peuples de race mongole, ont une moindre flexibilité d'organisation que les autres nations de l'Asie et de l'Europe.

La race américaine, la moins nombreuse de toutes, occupe cependant le plus grand espace sur le globe. Elle s'étend à travers les deux hémisphères, depuis les 68 degrés de latitude nord jusqu'aux 55 degrés de latitude sud. C'est la seule de toutes les races qui ait fixé sa demeure dans les plaines brûlantes voisines de l'Océan, comme sur le dos des montagnes, où elle s'élève à des hauteurs qui excèdent de 200 toises (≈ 390 m.) celle du Pic de Ténériffe.

Le nombre des langues qui distinguent les différentes peuplades indigènes paraît encore plus considérable dans le nouveau continent qu'en Afrique, où, d'après les recherches récentes de MM. Seetzen et Vater, il y en a au-delà de cent quarante. Sous ce rapport, l'Amérique entière ressemble au Caucase, à l'Italie avant la conquête des Romains, à l'Asie Mineure lorsqu'elle réunissait sur une petite étendue de terrain, les Ciliciens de race sémitique, les Phrygiens d'origine thrace, les Lydiens et les Celtes. La configuration du sol, la force de la végétation, la crainte qu'ont sous les tropiques, les peuples montagnards de s'exposer aux chaleurs des plaines, entravent les communications et contribuent à l'étonnante variété des langues américaines. Aussi l'on observe que cette variété est moins grande dans les savanes et les forêts du Nord que les chasseurs peuvent parcourir librement, sur les rivages des grandes ri-

vières, le long des côtes de l'Océan et partout où les Incas ont étendu leur théocratie par la force des armes.

Lorsqu'on avance que se trouve plusieurs centaines de langues dans un continent dont la population entière n'égale pas celle de la France, on considère comme différentes des langues qui offrent les mêmes rapports entre elles, je ne dirai pas tels que l'allemand et le hollandais, ou l'italien et l'espagnol, mais que le danois et l'allemand, le chaldéen et l'arabe, le grec et le latin. À mesure que l'on pénètre dans le dédale des idiomes américains, on reconnaît que plusieurs sont susceptibles d'être groupés par familles, tandis qu'un très grand nombre restent isolés, comme le basque parmi les langues européennes et le japonais parmi les langues asiatiques. Cet isolement n'est peut-être qu'apparent et l'on est fondé à supposer que les langues qui semblent résister à toute classification ethnographique ont des rapports soit avec d'autres qui sont éteintes depuis longtemps, soit avec les idiomes de peuples que les voyageurs n'ont pas encore visités.

La plupart des langues américaines, même celles dont les groupes diffèrent entre eux comme les langues d'origine germanique, celtique et slave, offrent une certaine analogie dans l'ensemble de leur organisation, par exemple, dans la complication des formes grammaticales, dans les modifications que subit le verbe selon la nature de son régime et dans la multiplicité des particules additives (*affixa* et *suffixa*). Cette tendance uniforme des idiomes annonce, sinon une communauté d'origine, du moins une analogie extrême dans les dispositions intellectuelles des peuples américains depuis le Groenland jusques aux terres magellaniques.

Des recherches faites avec un soin extrême et d'après une méthode que l'on ne suivait pas jadis dans l'étude des étymologies ont prouvé qu'il y a un petit nombre de mots communs aux langues des deux continents. Dans quatre-vingt-trois langues américaines examinées par MM. Barton et Vater, on en a reconnu environ cent soixante-dix dont les racines semblent être les mêmes et il est facile de se convaincre que cette analogie n'est pas accidentelle, qu'elle ne repose pas simplement sur l'harmonie imitative, ou sur cette égalité de conformation dans les organes qui rend presque identiques les premiers sons articulés par les enfants. Sur cent soixante-dix mots qui ont des rapports entre eux, il y en a trois cinquièmes qui rappellent le manchou, le tungouse, le mongol et le samojède, et deux cinquièmes qui rappellent les langues celtique et tchoude, le basque, le copte et le congo. Ces mots ont été trouvés en comparant la totalité des langues américaines avec la totalité des langues de l'Ancien Monde, car nous ne connaissons jusqu'ici aucun idiome de l'Amérique qui plus que les autres, semble se lier à un des groupes nombreux de langues asiatiques, africaines ou européennes. Ce que quelques savants, d'après des théories abstraites, ont avancé sur la prétendue pauvreté de toutes les langues américaines et sur l'extrême imperfection de leur système numérique, est aussi hasardeux que les assertions sur la faiblesse et la stupidité de l'espèce humaine dans le nouveau continent, sur le rapetissement de la nature vivante, et sur la dégénération des animaux qui ont été portés d'un hémisphère à l'autre.

Plusieurs idiomes qui n'appartiennent aujourd'hui qu'à des peuples barbares, semblent être les débris de langues riches, flexibles et annonçant une culture avancée. Nous ne discuterons pas si l'état primitif de l'espèce humaine a été un état d'abrutissement, ou si les hordes sauvages descendent de peuples dont les facultés intellectuelles et les langues dans lesquelles ces facultés se reflètent étaient également développées : nous rappellerons seulement que le peu que nous savons de l'histoire des Américains tend à prouver que les tribus dont les migrations ont été dirigées du nord au sud, offraient déjà dans les contrées les plus septentrionales, cette variété d'idiomes que nous trouvons aujourd'hui sous la zone torride. On peut conclure de là, par analogie, que la ramification, ou, pour employer une expression indépendante de tout système, que la multiplicité des langues est un phénomène très ancien. Peut-être celles que nous appelons américaines n'appartiennent-elles pas plus à l'Amérique que le madjare ou hongrois et le tschoude ou linnois n'appartiennent à l'Europe.

On ne saurait disconvenir que la comparaison entre les idiomes des deux continents n'a pas conduit jusqu'ici à des résultats généraux : mais il ne faut pas perdre l'espérance que cette même étude ne devienne plus fructueuse lorsque la sagacité des savants pourra s'exercer sur un plus grand nombre de matériaux. Combien de langues de l'Amérique et de l'Asie centrale et orientale dont le mécanisme nous est encore aussi inconnu que celui du tyrrhénien, de l'osque et du sabin ! Parmi les peuples qui ont disparu dans l'Ancien Monde, il en est peut-être plusieurs dont quelques tribus peu nombreuses se sont conservées dans les vastes solitudes de l'Amérique.

Si les langues ne prouvent que faiblement l'ancienne communication entre les deux mondes, cette communication se manifeste d'une manière indubitable dans les cosmogonies, les monuments, les hiéroglyphes et les institutions des peuples de l'Amérique et de l'Asie. J'ose me flatter que les feuilles suivantes justifieront cette assertion, en ajoutant plusieurs preuves nouvelles à celles qui étaient connues depuis longtemps. On a tâché de distinguer avec soin ce qui indique une communauté d'origine, de ce qui est le résultat de la situation analogue dans laquelle se trouvent les peuples lorsqu'ils commencent à perfectionner leur état social.

Il a été impossible jusqu'ici de marquer l'époque des communications entre les habitants des deux mondes; il serait téméraire de désigner le groupe de peuples de l'ancien continent avec lequel les Toltèques, les Aztèques, les Muyscas ou les Péruviens offrent le plus de rapports, puisque ces rapports se manifestent dans des traditions, des monuments et des usages qui peut-être sont antérieurs à la division actuelle des Asiatiques en Mongols en Hindous, en Tongouses et en Chinois.

Lors de la découverte du Nouveau Monde, ou, pour mieux dire, lors de la première invasion des Espagnols, les peuples américains, les plus avancés dans la culture étaient des peuples montagnards. Des hommes nés dans les plaines sous des climats tempérés, avaient suivi le dos des Cordillères qui s'élèvent à mesure qu'elles se rapprochent de l'équateur. Ils trouvaient dans

ces hautes régions une température et des plantes qui ressemblaient à celles de leur pays natal.

Les facultés se développent plus facilement partout où l'homme fixé sur un sol moins fertile et forcé de lutter contre les obstacles que lui oppose la nature, ne succombe pas à cette lutte prolongée. Au Caucase et dans l'Asie centrale, les montagnes arides offrent un refuge à des peuples libres et barbares. Dans la partie équinoxiale de l'Amérique où des savanes toujours vertes sont suspendues au-dessus de la région des nuages, on n'a trouvé des peuples policés qu'au sein des Cordillères : leurs premiers progrès dans les arts y étaient aussi anciens que la forme bizarre de leurs gouvernements qui ne favorisaient pas la liberté individuelle.

Le nouveau continent, de même que l'Asie et l'Afrique, présente plusieurs centres d'une civilisation primitive dont nous ignorons les rapports mutuels, comme ceux de Méroé, du Tibet et de la Chine. Le Mexique reçoit sa culture d'un pays situé vers le nord; dans l'Amérique méridionale, les grands édifices de Tiahuanaco ont servi de modèles aux monuments que les Incas élevèrent au Couzco. Au milieu des vastes plaines du Haut-Canada, en Floride et dans le désert limité par l'Orénoque, le Cassiquiaré et le Guainia, des digues d'une longueur considérable, des armes de bronze et des pierres sculptées, annoncent que des peuples industriels ont habité jadis ces mêmes contrées que traversent aujourd'hui des hordes de sauvages chasseurs.

La distribution inégale des animaux sur le globe a exercé une grande influence sur le sort des nations et sur leur acheminement plus ou moins rapide vers la civilisation. Dans l'ancien continent, la vie pastorale forme le passage de la vie des peuples chasseurs à celle des peuples agricoles. Les ruminants, si faciles à acclimater sous toutes les zones, ont suivi le Nègre africain comme le Mongol, le Malaye et l'homme de la race du Caucase. Quoique plusieurs quadrupèdes et un plus grand nombre de végétaux soient communs aux parties les plus septentrionales des deux mondes, l'Amérique ne présente cependant dans la famille des bœufs, que le bison et le bœuf musqué, deux animaux difficiles à subjuguer, et dont les femelles ne donnent que peu de lait, malgré la richesse des pâturages. Le chasseur américain n'était pas préparé à l'agriculture par le soin des troupeaux et les habitudes de la vie pastorale. Jamais l'habitant des Andes n'a été tenté de traire le lama, l'alpaca et le guanaco. Le laitage était jadis une nourriture inconnue aux Américains, comme à plusieurs peuples de l'Asie orientale.

Nulle part on n'a vu le sauvage libre et errant dans les forêts de la zone tempérée abandonner, de son gré, la vie de chasseur pour embrasser la vie agricole. Ce passage, le plus difficile et le plus important dans l'histoire des sociétés humaines, ne peut être amené que par la force des circonstances. Lorsque dans leurs migrations lointaines, des hordes de chasseurs poussées par d'autres hordes belliqueuses parviennent dans les plaines de la zone équinoxiale, l'épaisseur des forêts et une riche végétation les font changer d'habitudes et de caractère. Il est des contrées entre l'Orénoque, l'Ucjalé et la rivière des Amazones, où l'homme ne trouve pour ainsi dire, d'espace libre que les rivières et les lacs. Fixées au sol sur le bord des fleuves, les tribus les

plus sauvages environnent leurs cabanes de bananiers, de jatropha et de quelques autres plantes alimentaires.

Aucun fait historique, aucune tradition ne lient les nations de l'Amérique méridionale à celles qui vivent au nord de l'isthme de Panama. Les annales de l'empire mexicain paraissent remonter jusqu'au sixième siècle de notre ère. On y trouve les époques des migrations, les causes qui les ont amenées, les noms des chefs issus de la famille illustre de Citin qui, des régions inconnues d'Aztlan et de Téocolhuacan, ont conduit des peuples septentrionaux dans les plaines d'Anahuac. La fondation de Ténochtitlan, comme celle de Rome, tombe dans les temps héroïques et ce n'est que depuis le douzième siècle que les annales aztèques, semblables à celles des Chinois et des Tibétains, rapportent presque sans interruption les fêtes séculaires, la généalogie des rois, les tributs imposés aux vaincus, les fondations des villes, les phénomènes célestes et jusqu'aux événements les plus minutieux qui ont influé sur l'état des sociétés naissantes.

Quoique les traditions n'indiquent aucune liaison directe entre les peuples des deux Amériques, leur histoire n'en offre pas moins des rapports frappants dans les révolutions politiques et religieuses, desquelles date la civilisation des Aztèques, des Muyscas et des Péruviens. Des hommes barbus et moins basanés que les indigènes d'Anahuac, de Cundinamarca et du plateau du Couzco, paraissent sans que l'on puisse indiquer le lieu de leur naissance. Grands prêtres, législateurs, amis de la paix et des arts qu'elle favorise, ils changent tout d'un coup l'état des peuples qui les accueillent avec vénération. Quetzalcoatl, Bochica et Manco-Capac sont les noms sacrés de ces êtres mystérieux. Quetzalcoatl, vêtu de noir, en habit sacerdotal, vient de Panuco, des rivages du golfe du Mexique; Bochica, le Bouddha des Muyscas, se montre dans les hautes plaines de Bogota où il arrive des savanes situées à l'est des Cordillères. L'histoire de ces législateurs, que j'ai tâché de développer dans cet ouvrage, est mêlée de merveilles, de fictions religieuses et de ces traits qui décèlent un sens allégorique. Quelques savants ont cru reconnaître dans ces étrangers des Européens naufragés ou les descendants de ces Scandinaves qui depuis le onzième siècle, ont visité le Groenland, Terre-Neuve et peut-être même la Nouvelle-Écosse; mais pour peu que l'on réfléchisse sur l'époque des premières migrations toltèques, sur les institutions monastiques, les symboles du culte, le calendrier et la forme des monuments de Cholula, de Sogamozo et du Gouzco, on conçoit que ce n'est pas dans le nord de l'Europe que Quetzalcoatl, Bochica et Manco-Capac ont puisé leur code de lois. Tout semble nous porter vers l'Asie orientale, vers des peuples qui ont été en contact avec les Tibétains, les Tartares chamanistes et les Ainos barbus des îles de Jesso et de Sachalin.

En employant dans le cours de ces recherches les mots *monuments du Nouveau Monde*, *progrès dans les arts du dessin*, *culture intellectuelle*, je n'ai pas voulu désigner un état de choses qui indique ce qu'on appelle un peu vaguement une civilisation très avancée. Rien n'est plus difficile que de comparer des nations qui ont suivi des routes différentes dans leur perfectionnement social. Les Mexicains et les Péruviens ne sauraient être jugés d'après des principes puisés dans l'histoire des peuples que nos études nous rappellent

sans cesse. Ils s'éloignent autant des Grecs et des Romains qu'ils se rapprochent des Étrusques et des Tibétains. Chez les Péruviens, un gouvernement théocratique, tout en favorisant les progrès de l'industrie, les travaux publics et tout ce qui indique, pour ainsi dire, une civilisation en masse, entravait le développement des facultés individuelles. Chez les Grecs, au contraire, avant le temps de Périclès, ce développement si libre et si rapide ne répondait pas aux progrès lents de la civilisation en masse. L'empire des Incas ressemblait à un grand établissement monastique, dans lequel était prescrit à chaque membre de la congrégation, ce qu'il devait faire pour le bien commun. En étudiant sur les lieux ces Péruviens qui à travers des siècles, ont conservé leur physionomie nationale, on apprend à apprécier à sa juste valeur le code des lois de Manco-Capac et les effets qu'il a produits sur les mœurs et sur la félicité publique. Il y avait une aisance générale et peu de bonheur privé; plus de résignation aux décrets du souverain que d'amour pour la patrie; une obéissance passive sans courage pour les entreprises hardies; un esprit d'ordre qui réglait minutieusement les actions les plus indifférentes de la vie et point d'étendue dans les idées, point d'élévation dans le caractère. Les institutions politiques les plus compliquées que présente l'histoire de la société humaine avaient étouffé le germe de la liberté individuelle ; et le fondateur de l'empire du Couzco, en se flattant de pouvoir forcer les hommes à être heureux, les avait réduits à l'état de simples machines. La théocratie péruvienne était moins oppressive sans doute que le gouvernement des rois mexicains, mais l'un et l'autre ont contribué à donner aux monuments, au culte et à la mythologie des deux peuples montagnards, cet aspect morne et sombre qui contraste avec les arts et les douces fictions des peuples de la Grèce.

Paris, au mois d'avril 1813.

VUES PITTORESQUES DES CORDILLÈRES ET MONUMENTS DES PEUPLES INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE

Les monuments des nations dont nous sommes séparés par un long intervalle de siècles, peuvent fixer notre intérêt de deux manières très différentes. Si les ouvrages de l'art parvenus jusqu'à nous appartiennent à des peuples dont la civilisation a été très avancée, c'est par l'harmonie et la beauté des formes, c'est par le génie avec lequel ils sont conçus qu'ils excitent notre admiration. Le buste d'Alexandre, trouvé dans les jardins des Pisons, serait regardé comme un reste précieux de l'Antiquité, quand même l'inscription n'indiquerait pas qu'il nous retrace les traits du vainqueur d'Arbèle. Une pierre gravée, une médaille des beaux temps de la Grèce, intéressent l'ami des arts par la sévérité du style, par le fini de l'exécution, lors même qu'aucune légende, qu'aucun monogramme ne rattache ces objets à une époque déterminée de l'histoire. Tel est le privilège de ce qui a été produit sous le ciel de l'Asie Mineure et d'une partie de l'Europe australe.

Au contraire, les monuments des peuples qui ne sont point parvenus à un haut degré de culture intellectuelle, ou qui, soit par des causes religieuses et politiques, soit par la nature de leur organisation, ont paru moins sensibles à la beauté des formes, ne peuvent être considérés que comme des monuments historiques. C'est à cette classe qu'appartiennent les restes de sculpture répandus dans les vastes contrées qui s'étendent depuis les rives de l'Euphrate jusqu'aux côtes orientales de l'Asie. Les idoles du Tibet et de l'Indostan, celles qu'on a trouvées sur le plateau central de la Mongolie, fixent nos regards, parce qu'elles jettent du jour sur les anciennes communications des peuples, et sur l'origine commune de leurs traditions mythologiques.

Les ouvrages les plus grossiers, les formes les plus bizarres, ces masses de rochers sculptés, qui n'imposent que par leur grandeur et par la haute antiquité qu'on leur attribue, les pyramides énormes qui annoncent le concours d'une multitude d'ouvriers, tout se lie à l'étude philosophique de l'histoire.

C'est par ce même lien que les faibles restes de l'art, ou plutôt de l'industrie des peuples du nouveau continent, sont dignes de notre attention. Persuadé de cette vérité, j'ai réuni pendant mes voyages, tout ce qu'une active curiosité a pu me faire découvrir dans des pays où, pendant des siècles de barbarie, l'intolérance a détruit presque tout ce qui tenait aux mœurs et au culte des anciens habitants; où l'on a démoli des édifices pour en arracher des pierres ou pour y chercher des trésors cachés.

Le rapprochement que je me propose de faire entre les ouvrages de l'art du Mexique et du Pérou et ceux de l'Ancien Monde répandra quelque intérêt sur mes recherches et sur l'atlas pittoresque qui en contient les résultats.

Éloigné de tout esprit de système, j'indiquerai les analogies qui se présentent naturellement, en distinguant celles qui paraissent prouver une identité de race, de celles qui ne tiennent probablement qu'à des causes intérieures, à cette ressemblance qu'offrent tous les peuples dans le développement de leurs facultés intellectuelles. Je dois me borner ici à une description succincte des objets représentés dans les gravures. Les conséquences auxquelles paraît conduire l'ensemble de ces monuments ne peuvent être discutées que dans la relation du voyage. Les peuples auxquels on attribue ces édifices et ces sculptures existant encore, leur physionomie et la connaissance de leurs mœurs serviront à éclaircir l'histoire de leurs migrations.

Les recherches sur les monuments élevés par des nations à demi barbares ont encore un autre intérêt qu'on pourrait nommer psychologique : elles offrent à nos yeux le tableau de la marche uniforme et progressive de l'esprit humain. Les ouvrages des premiers habitants du Mexique tiennent le milieu entre ceux des peuples scythes et les monuments antiques de l'Indostan. Quel spectacle imposant nous offre le génie de l'homme, parcourant l'espace qu'il y a depuis les tombeaux de Tinian et les statues de l'île de Pâques, jusqu'aux monuments du temple mexicain de Mitla, et depuis les idoles informes que renfermait ce temple, jusqu'aux chefs-d'œuvre du ciseau de Praxitèle et de Lysippe!

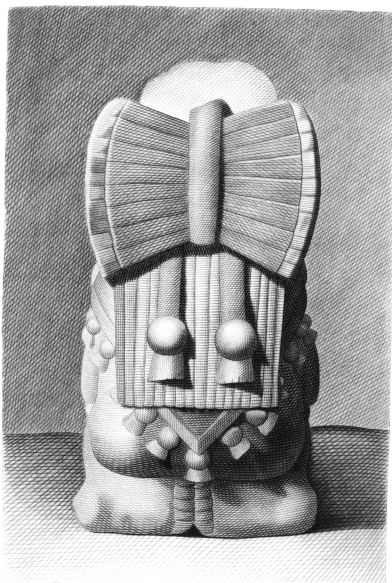
Ne nous étonnons pas de la grossièreté du style et de l'incorrection des contours dans les ouvrages des peuples de l'Amérique. Séparés peut-être de bonne heure du reste du genre humain, errant dans un pays où l'homme a dû lutter longtemps contre une nature sauvage et toujours agitée, ces peuples, livrés à eux-mêmes, n'ont pu se développer qu'avec lenteur. L'est de l'Asie, l'occident et le nord de l'Europe, nous offrent les mêmes phénomènes. En les indiquant, je n'entreprendrai pas de prononcer sur les causes secrètes par lesquelles le germe des beaux-arts ne s'est développé que sur une très petite partie du globe. Combien de nations de l'ancien continent ont vécu sous un climat analogue à celui de la Grèce, entourées de tout ce qui peut émouvoir l'imagination, sans s'élever au sentiment de la beauté des formes, sentiment qui n'a présidé aux arts que là où ils ont été fécondés par le génie des Grecs!

Ces considérations suffisent pour marquer le but que je me suis proposé en publiant ces fragments de monuments américains. Leur étude peut devenir utile comme celle des langues les plus imparfaites, qui intéressent non seulement par leur analogie avec des langues connues, mais encore par la relation intime qui existe entre leur structure et le degré d'intelligence de l'homme plus ou moins éloigné de la civilisation.

En présentant dans un même ouvrage les monuments grossiers des peuples indigènes de l'Amérique et les vues pittoresques du pays montueux que ces peuples ont habité, je crois réunir des objets dont les rapports n'ont pas échappé à la sagacité de ceux qui se livrent à l'étude philosophique de l'esprit humain. Quoique les mœurs des nations, le développement de leurs facultés intellectuelles, le caractère particulier empreint dans leurs ouvrages, dépendent à la fois d'un grand nombre de causes qui ne sont pas purement locales, on ne saurait douter que le climat, la configuration du sol, la physio-

nomie des végétaux, l'aspect d'une nature riante ou sauvage, n'influent sur le progrès des arts et sur le style qui distingue leurs productions. Cette influence est d'autant plus sensible que l'homme est plus éloigné de la civilisation. Quel contraste entre l'architecture d'un peuple qui a habité de vastes et ténébreuses cavernes, et celle de ces hordes longtemps nomades, dont les monuments hardis rappellent, dans le fût des colonnes, les troncs élancés des palmiers du désert ! Pour bien connaître l'origine des arts, il faut étudier la nature du site qui les a vus naître. Les seuls peuples américains chez lesquels nous trouvons des monuments remarquables sont des peuples montagnards. Isolés dans la région des nuages, sur les plateaux les plus élevés du globe, entourés de volcans dont le cratère est environné de glaces éternelles, ils ne paraissent admirer, dans la solitude de ces déserts, que ce qui frappe l'imagination par la grandeur des masses. Les ouvrages qu'ils ont produits portent l'empreinte de la nature sauvage des Cordillères.

Une partie de cet atlas est destinée à faire connaître les grandes scènes que présente cette nature. On s'est moins attaché à peindre celles qui produisent un effet pittoresque qu'à représenter exactement les contours des montagnes, les vallées dont leurs flancs sont sillonnés et les cascades imposantes formées par la chute des torrents. Les Andes sont à la chaîne des hautes Alpes ce que ces derniers sont à la chaîne des Pyrénées. Ce que j'ai vu de romantique ou de grandiose sur les bords de la Saverne, dans l'Allemagne septentrionale, dans les monts Euguéens, dans la chaîne centrale de l'Europe, sur la pente rapide du volcan de Ténériffe; tout se trouve réuni dans les Cordillères du nouveau monde. Des siècles ne suffiraient pas pour observer les beautés et pour découvrir les merveilles que la nature y a prodiguées sur une étendue de deux mille cinq cents lieues, depuis les montagnes granitiques du détroit de Magellan jusqu'aux côtes voisines de l'Asie orientale. Je croirai avoir atteint mon but, si les faibles esquisses que contient cet ouvrage excitent des voyageurs, amis des arts, à visiter les régions que j'ai parcourues, pour retracer fidèlement ces sites majestueux, qui ne peuvent être comparés à ceux de l'ancien continent.



Buste d'une Prêtresse Aztèque.

J'ai placé à la tête de mon atlas pittoresque un reste précieux de la sculpture aztèque. C'est un buste en basalte conservé à Mexico dans le cabinet d'un amateur éclairé, M. Dupé, capitaine au service de Sa Majesté Catholique. Cet officier instruit qui dans sa jeunesse a puisé le goût des arts en Italie, a fait plusieurs voyages dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, pour étudier les monuments mexicains. Il a dessiné avec un soin particulier les reliefs de la pyramide de Papantla, sur laquelle il pourrait publier un ouvrage très curieux.

Le buste, représenté dans sa grandeur naturelle, et de deux cotés (Pl. I et II), frappe surtout par une espèce de coiffe qui a quelque ressemblance avec le voile ou *calantica* des têtes d'Isis, des Sphinx, des Antinoüs et d'un grand nombre d'autres statues égyptiennes. Il faut observer cependant que, dans le voile égyptien, les deux bouts qui se prolongent au-dessous des oreilles, sont le plus souvent très minces et pliés transversalement. Dans une statue d'Apis, qui se trouve au musée Capitolin, les bouts sont convexes par-devant, et striés longitudinalement, tandis que la partie postérieure, celle qui touche le col, est plane et non arrondie comme dans la coiffe mexicaine. Cette dernière présente la plus grande analogie avec la draperie striée qui entoure les têtes enclavées dans les chapiteaux des colonnes de *Tentyris*, comme on peut s'en convaincre en consultant les dessins exacts que M. Denon en a donnés dans son *Voyage en Égypte*.

Peut-être les bourrelets cannelés qui dans l'ouvrage mexicain, se prolongent vers les épaules, sont-ils des masses de cheveux semblables aux tresses que

l'on voit dans une statue d'Isis, ouvrage grec qui est placé dans la bibliothèque de la Villa-Ludovisi, à Rome. Cet arrangement extraordinaire des cheveux frappe surtout dans les revers du buste gravé sur la seconde planche et qui présente une énorme bourse attachée au milieu par un nœud. Le célebre Zoega, que la mort vient d'enlever aux sciences, m'a assuré avoir vu une bourse tout à fait semblable, dans une petite statue d'Osiris en bronze, au musée du cardinal Borgia, à Veletri.

Le front de la prêtresse aztèque est orné d'une rangée de perles qui bordent un bandeau très étroit. Ces perles n'ont été observées dans aucune statue de l'Égypte. Elles indiquent les communications qui existaient entre la ville de Ténochtítlan, l'ancien Mexico, et les côtes de la Californie, où l'on en pêchait un très grand nombre. Le col est enveloppé d'un mouchoir triangulaire, auquel pendent vingt-deux grelots ou glands, placés avec beaucoup de symétrie. Ces grelots, comme la coiffe, se retrouvent dans un grand nombre de statues mexicaines, dans des bas-reliefs et des peintures hiéroglyphiques. Ils rappellent les petites pommes et les fruits de grenade qui étaient attachés à la robe du grand-prêtre des Hébreux.

Sur le devant du buste et à un demi-décimètre de hauteur au-dessus de sa base, on remarque de chaque côté les doigts du pied, mais il n'y a pas de mains, ce qui indique l'enfance de l'art. On croit reconnaître sur le revers, que la figure est assise ou même accroupie. Il y a lieu de s'étonner que les yeux soient sans pupilles, tandis qu'on les trouve indiquées dans le bas-relief découvert récemment à Oaxaca. (Pl. XI)

Le basalte de cette sculpture est très dur et d'un beau noir; c'est du vrai basalte auquel sont mêlés quelques grains de péridot et non de la pierre lydique ou du porphyre à base de grüstein que les antiquaires appellent communément basalte égyptien. Les plis de la coiffe et surtout les perles, sont d'un grand fini, quoique l'artiste, dépourvu de ciseaux d'acier et travaillant peut-être avec les mêmes outils de cuivre mêlé d'étain que j'ai rapportés du Pérou, ait dû trouver de grandes difficultés dans l'exécution.

Ce buste a été dessiné très exactement, sous les yeux de M. Dupé, par un élève de l'académie de peinture de Mexico. Il a 0,38 m de hauteur, sur 0,19 m de largeur. Je lui ai laissé la dénomination de *Buste d'une prêtresse* qu'on lui donne dans le pays. Il se pourrait cependant qu'il représentât quelque divinité mexicaine, et qu'il eût été placé originairement parmi les Dieux pénates. La coiffe et les perles qui se retrouvent dans une idole découverte dans les ruines de Tezcuco et que j'ai déposée au cabinet du roi de Prusse à Berlin, autorisent cette conjecture : l'ornement du col et la forme non monstrueuse de la tête rendent plus probable que le buste représente simplement une femme aztèque. Dans cette dernière supposition, les bourrelets cannelés qui se prolongent vers la poitrine, ne pourraient être des tresses, car le grand-prêtre ou *Tepanteohuatzin* coupait les cheveux aux vierges qui se dévouaient au service du temple.

Une certaine ressemblance entre le *calantica* des têtes d'Isis et la coiffe mexicaine, les pyramides à plusieurs assises, analogues à celles du *Fayoum* et de *Sakharah*, l'usage fréquent de la peinture hiéroglyphique, les cinq jours

complémentaires ajoutés à la fin de l'année mexicaine et qui rappellent les épagomènes de l'année memphitique, offrent des points de ressemblance assez remarquables entre les peuples du nouveau et de l'ancien continent. Nous sommes cependant bien éloignés de nous livrer à des hypothèses qui seraient aussi vagues et aussi hasardées que celles par lesquelles on a fait des Chinois une colonie de l'Égypte, et de la langue basque un dialecte de l'hébreu. La plupart de ces analogies s'évanouissent dès que l'on examine les faits isolément. L'année mexicaine, par exemple, malgré ses épagomènes, diffère totalement de celle des Égyptiens. Un grand géomètre qui a bien voulu examiner les fragments que j'ai rapportés, a reconnu, par l'intercalation mexicaine, que la durée de l'année tropique des Aztèques est presque identique avec la durée trouvée par les astronomes d'Almamon.¹

En remontant aux temps les plus reculés, l'histoire nous indique plusieurs centres de civilisation dont nous ne connaissons pas les rapports mutuels, tels que Méroé, l'Égypte, les bords de l'Euphrate, l'Indostan et la Chine. D'autres foyers de lumières, encore plus anciens, étaient placés peut-être sur le plateau de l'Asie centrale et c'est au reflet de ces derniers que l'on est tenté d'attribuer le commencement de la civilisation américaine.



Vue de la grande place de Mexico

La ville de Ténochtitlan, capitale d'Anahuac, fondée l'an 1325 sur un petit groupe d'îlots situé dans la partie occidentale du lac salé de Tezcuco, fut totalement détruite pendant le siège qu'en firent les Espagnols en 1521, et qui dura soixante-quinze jours. La nouvelle ville qui compte près de cent quarante mille habitants, a été reconstruite par Cortez sur les ruines de l'an-

1- Laplace, Exposition du Système du Monde, 3^e édit. p. 554.

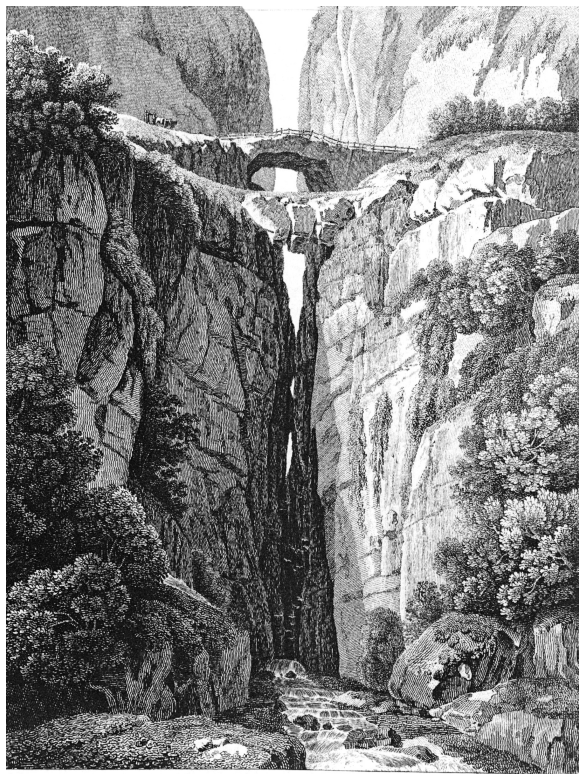
cienne, en suivant les mêmes alignements des rues, mais les canaux qui traversaient ces rues ont été comblés peu à peu et Mexico, singulièrement embelli par le vice-roi comte Revillagigedo, est aujourd'hui comparable aux plus belles villes de l'Europe. La grande place, représentée dans la troisième planche est le site qu'occupait jadis le grand temple de Mexitli qui, comme tous les *teocallis* ou maisons des dieux mexicains, était un édifice pyramidal, analogue au monument babylonien dédié à Jupiter Bélus. On voit à droite le palais du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, édifice d'une architecture simple, appartenant originairement à la famille des Cortez, qui est celle du marquis de la *Vallée d'Oaxaca, duc de Monte Leone*. Au milieu de la gravure se présente la cathédrale, dont une partie (*el sagrario*) est dans l'ancien style indien ou moresque, vulgairement appelé gothique. C'est derrière cette coupole du *sagrario* au coin de la rue *del Indio triste* et de celle de Tacuba, que se trouvait jadis le palais du roi Axajacatl, dans lequel Montezuma logea les Espagnols lors de leur arrivée à Ténochtitlan. Le palais de Montezuma même était à droite de la cathédrale, vis-à-vis le palais actuel du vice-roi. J'ai cru utile d'indiquer ces localités, parce qu'elles ne sont pas sans intérêt pour ceux qui s'occupent de l'histoire de la conquête du Mexique.

La *Plaza mayor*, qu'il ne faut pas confondre avec le grand marché de Tlatelolco décrit par Cortez dans ses lettres à l'empereur Charles Quint, est ornée depuis l'année 1803, de la statue équestre du roi Charles IV, exécutée aux frais du vice-roi marquis de Branciforte. Cette statue en bronze est d'une grande pureté de style et de la plus belle exécution : elle a été dessinée, modelée, fondue et placée par le même artiste, Don Manuel Toisa, natif de Valence en Espagne, et directeur de la classe de sculpture de l'académie des beaux-arts à Mexico. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer ou du talent de cet artiste, ou du courage et de la persévérance qu'il a déployés, dans un pays où tout restait à créer, et dans lequel il lui a fallu vaincre les obstacles les plus multipliés. Ce bel ouvrage a réussi dès la première fonte. La statue pèse près de vingt-trois mille kilogrammes; sa hauteur excède de deux décimètres celle de la statue équestre de Louis XIV qui était à la place Vendôme, à Paris. On a eu le bon goût de ne pas dorer le cheval; on s'est contenté de l'enduire d'un vernis de couleur olivâtre qui tire sur le brun. Comme les édifices qui entourent la place sont en général peu élevés, on voit la statue projetée contre le ciel; circonstance qui sur le dos des Cordillères où l'atmosphère est d'un bleu très foncé, produit l'effet le plus pittoresque. J'ai assisté au transport de cette masse énorme, depuis l'endroit de sa fonte jusqu'à la *Plaza mayor*. Elle a traversé une distance d'environ seize cents mètres, en cinq jours. Les moyens mécaniques que M. Tolsa a employés pour l'élever sur le piédestal d'un beau marbre mexicain, sont très ingénieux et mériteraient une description détaillée.

La grande place de Mexico est aujourd'hui d'une forme irrégulière depuis que, contre le plan de Cortez, on y a construit le carré qui renferme les boutiques du *Parian*. Pour éviter l'apparence de cette irrégularité, on a jugé nécessaire de placer la statue équestre, que les Indiens ne connaissent que sous le nom du *grand cheval*, dans une enceinte particulière. Cette enceinte est pavée en carreaux de porphyre et élevée de plus de quinze décimètres au-dessus du

niveau des rues adjacentes. L'ovale, dont le grand axe est de cent mètres, est entouré de quatre fontaines et fermé, au grand déplaisir des indigènes, par quatre portes, dont les grilles sont ornées en bronze.

La gravure que je publie est la copie fidèle d'un dessin fait dans des dimensions plus grandes par M. Ximeno, artiste d'un talent distingué et directeur de la classe de peinture à l'académie de Mexico. Ce dessin offre dans les figures placées hors de l'enceinte, le costume des Guachinangos, ou bas peuple mexicain.²



Ponts naturels d'Icononzo.

2- Voyez mon Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, Vol. 11, p. 12 et 136 de l'éd. in-8.

Parmi les scènes majestueuses et variées que présentent les Cordillères, les vallées sont ce qui frappe le plus l'imagination du voyageur européen. L'énorme hauteur des montagnes ne peut être saisie en entier qu'à une distance considérable et lorsqu'on se trouve placé dans ces plaines qui se prolongent depuis les côtes jusqu'au pied de la chaîne centrale. Les plateaux qui entourent les cimes couvertes de neiges perpétuelles, sont la plupart élevés de deux mille cinq cents à trois mille mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Cette circonstance diminue, jusqu'à un certain point, l'impression de grandeur que produisent les masses colossales du Chimborazo, du Cotopaxi et de l'Antisana, vues des plateaux de Riobamba et de Quito. Mais il n'en est point des vallées comme des montagnes. Plus profondes et plus étroites que celles des Alpes et des Pyrénées les vallées des Cordillères offrent les sites les plus sauvages et les plus propres à remplir l'âme d'admiration et d'effroi. Ce sont des crevasses dont le fond et les bords sont ornés d'une végétation vigoureuse et dont souvent la profondeur est si grande, que le Vésuve et le Puy-de-Dôme pourraient y être placés sans que leur cime dépassât le rideau des montagnes les plus voisines. Les voyages intéressants de M. Ramond ont fait connaître la vallée d'Ordesa, qui descend du Mont-Perdu et dont la profondeur moyenne est de près de neuf cents mètres (quatre cent cinquante-neuf toises). En voyageant sur le dos des Andes, de Pasto à la *Villa de Ibarra*, et en descendant de Loxa vers les bords de la rivière des Amazones, nous avons traversé, M. Bonpland et moi, les fameuses crevasses de Chota et de Cutaco, dont l'une a plus de quinze cents et l'autre plus de treize cents mètres de profondeur perpendiculaire. Pour donner une idée plus complète de la grandeur de ces phénomènes géologiques, il est utile de faire observer que le fond de ces crevasses n'est que d'un quart moins élevé au-dessus du niveau des eaux de la mer que les passages du Saint-Gothard et du Mont-Cenis.

La vallée d'Icononzo ou de Pandi, dont une partie est représentée dans la quatrième planche, est moins remarquable par ses dimensions que par la forme extraordinaire de ses rochers, qui paraissent taillés par la main de l'homme. Leurs sommets nus et arides offrent le contraste le plus pittoresque avec les touffes d'arbres et de plantes herbacées qui couvrent les bords de la crevasse. Le petit torrent, qui s'est frayé un passage à travers la vallée d'Icononzo, porte le nom de *Rio de la Summa Paz*. Il descend de la chaîne orientale des Andes qui dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, sépare le bassin de la rivière de la Madeleine, des vastes plaines du Meta, du Guaviare et de l'Orénoque. Ce torrent encaissé dans un lit presque inaccessible, ne pourrait être franchi qu'avec beaucoup de difficultés, si la nature même n'y avait formé deux ponts de rochers qu'on regarde avec raison dans le pays, comme une des choses les plus dignes de fixer l'attention des voyageurs. C'est au mois de septembre de l'année 1801, que nous avons passé ces ponts naturels d'Icononzo, en allant de Santa-Fe de Bogota à Popayan et à Quito.

Le nom d'Icononzo est celui d'un ancien village des Indiens Muyscas, situé sur le bord méridional de la vallée et dont il n'existe plus que quelques cabanes éparses. L'endroit habité le plus proche de ce site remarquable est aujourd'hui le petit village de *Pandi* ou *Mercadillo*, éloigné d'un quart de lieue vers le nord-est. Le chemin de Santa-Fe à Fusagasuga (lat. 4° 20' 21" nord,

long. 5° 7' 14") et de là à Pandi, est l'un des plus difficiles et des moins frayés que l'on trouve dans les Cordillères. Il faut aimer passionnément les beautés de la nature pour ne pas préférer la route ordinaire qui conduit du plateau de Bogota par la Mesa de Juan Diaz aux rives de la Madeleine, à la descente périlleuse du Paramo de San-Fortunato et des montagnes de Fusagasuga, vers le pont naturel d'Icononzo.

La crevasse profonde à travers laquelle se précipite le torrent de la Summa Paz occupe le centre de la vallée de Pandi. Près du pont elle conserve sur plus de quatre mille mètres de longueur, la direction de l'est à l'ouest.

La rivière forme deux belles cascades au point où elle entre dans la crevasse à l'ouest de Doa, et au point où elle en sort en descendant vers Melgar. Il est très probable que cette crevasse a été formée par un tremblement de terre : elle ressemble à un filon énorme, dont la gangue aurait été enlevée par les travaux des mineurs. Les montagnes environnantes sont de grès à ciment d'argile : cette formation qui repose sur les schistes primitifs (thonschiefer) de Villeta, s'étend depuis la montagne de sel gemme de Zipaquirá jusqu'au bassin de la rivière de la Madeleine. C'est elle aussi qui renferme les couches de charbon de terre de Canoas ou de Chipa que l'on exploite près de la grande chute de Tequendama (Pl. VI).

Dans la vallée d'Icononzo, le grès est composé de deux roches distinctes. Un grès très compact et quartzeux, à ciment peu abondant, et ne présentant presque pas de fissures de stratification, repose sur un grès schisteux (sandsteinschiefer) à grain très fin, et divisé en une infinité de petites couches très minces et presque horizontales. On peut croire que le banc compact et quartzeux, lors de la formation de la crevasse, a résisté à la force qui déchira ces montagnes et que c'est la continuation non interrompue de ce banc qui sert de pont pour traverser d'une partie de la vallée à l'autre. Cette arche naturelle a quatorze mètres et demi de longueur sur 12,7 m de largeur ; son épaisseur au centre, est de 2,4 m. Des expériences faites avec beaucoup de soin sur la chute des corps et en employant un chronomètre de Berthoud, nous ont donné 97,7 m pour la hauteur du pont supérieur au-dessus du niveau des eaux du torrent. Une personne très éclairée, qui a une campagne agréable dans la belle vallée de Fusagasuga, Don Jorge Lozano, a mesuré avant nous cette même hauteur, au moyen d'une sonde : il l'a trouvée de cent douze varas (93,4 m) : la profondeur du torrent paraît être dans les eaux moyennes, de six mètres. Les Indiens de Pandi ont formé, pour la sûreté des voyageurs d'ailleurs très rares dans ce pays désert, une petite balustrade de roseaux qui se prolonge vers le chemin par lequel on parvient au pont supérieur.

Dix toises au-dessous de ce premier pont naturel, s'en trouve un autre auquel nous avons été conduits par un sentier étroit qui descend sur le bord de la crevasse. Trois énormes masses de rochers sont tombées de manière à se soutenir mutuellement : celle du milieu forme la ciel de la voûte, accident qui aurait pu faire naître aux indigènes l'idée de la maçonnerie en arc, inconnue aux peuples du nouveau monde comme aux anciens habitants de l'Égypte. Je ne déciderai pas la question de savoir si ces quartiers de rochers ont été lancés de loin ou s'ils ne sont que les fragments d'une arche détruite en place, mais

originellement semblable au pont naturel supérieur. Cette dernière supposition est rendue probable par un accident analogue qu'offre le Colisée à Rome, où l'on voit, dans un mur à demi écroulé, plusieurs pierres arrêtées dans leur chute parce qu'en tombant elles ont formé accidentellement une voûte.

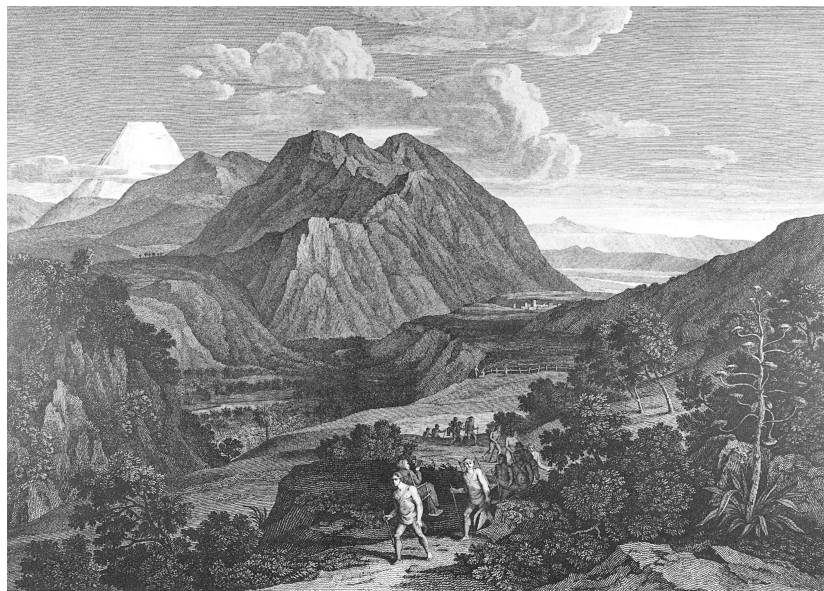
Au milieu du second pont d'Icononzo se trouve un trou de plus de huit mètres carrés, par lequel on voit le fond de l'abîme : c'est là que nous avons fait les expériences sur la chute des corps. Le torrent paraît couler dans une caverne obscure : le bruit lugubre que l'on entend est dû à une infinité d'oiseaux nocturnes qui habitent la crevasse et que l'on est tenté d'abord de prendre pour ces chauves-souris de taille gigantesque, qui sont si communes dans les régions équinoxiales. On en distingue des milliers qui planent au-dessus de l'eau.

Les Indiens nous ont assuré que ces oiseaux ont la grosseur d'une poule, des yeux de hibou et le bec recourbé. On les appelle *cacas* et la couleur uniforme de leur plumage qui est d'un gris brunâtre, me fait croire qu'ils n'appartiennent pas au genre *caprimulgus*, dont les espèces sont d'ailleurs si variées dans les Cordillères. Il est impossible de s'en procurer à cause de la profondeur de la vallée. On n'a pu les examiner qu'en jetant des fusées dans les crevasses, pour en éclairer les parois.

L'élévation du pont naturel d'Icononzo est de huit cent quatre-vingt-treize mètres (quatre cent cinquante-huit toises) au-dessus du niveau de l'Océan. Il existe dans les montagnes de la Virginie, dans le comté de *Rock Bridge* un phénomène semblable au pont supérieur que nous venons de décrire. Il a été examiné par M. Jefferson, avec le soin qui distingue toutes les observations de cet excellent naturaliste.³ Le pont naturel du *Cedar Creek* en Virginie est une arche calcaire de vingt-sept mètres d'ouverture; son élévation au-dessus des eaux de la rivière est de soixante-dix mètres. Le pont de terre (*Rumichaca*) que nous avons trouvé sur la pente des montagnes porphyritiques de Chumban dans la province de *Los Pastos*, le pont de la *Mère de Dieu* appelé *Danto* près de Totonilco au Mexique, la roche percée près de Grandola dans la province de l'Alentejo en Portugal, sont des phénomènes géologiques qui ont tous quelque ressemblance avec le pont d'Icononzo. Mais je doute qu'on ait découvert jusqu'ici quelque part sur le globe, un accident aussi extraordinaire que celui qu'offrent les trois masses de rochers qui se soutiennent mutuellement en formant une voûte naturelle.

J'ai dessiné les ponts d'Icononzo dans la partie septentrionale de la vallée et dans un point où l'arche se présente en profil. Les premières épreuves de cette planche indiquent par erreur comme graveur, M. Gmelin à Rome au lieu de M. Bouquet à Paris.

3- Notes sur la Virginie, p. 56.



Passage du Quindiu, dans la Cordillère des Andes

Dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, depuis les 2° 30' jusqu'aux 5° 15' de latitude boréale, la Cordillère des Andes est divisée en trois chaînes parallèles, dont les deux latérales seulement à de très grandes hauteurs, sont couvertes de grès et d'autres formations secondaires.

La chaîne orientale sépare la vallée de la rivière de la Madeleine des plaines du Rio Meta. C'est sur sa pente occidentale que se trouvent les ponts naturels d'Icononzo. Ses plus hautes cimes sont le Paramo de la Summa Paz et celui de Chingasa. Aucune d'elles ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles.

La chaîne centrale partage les eaux entre le bassin de la rivière de la Madeleine et celui du Rio Cauca. Elle atteint souvent la limite des neiges perpétuelles; elle la dépasse de beaucoup dans les cimes colossales de Guanacas, de Baragan et de Quindiu. Au lever et au coucher du soleil, cette chaîne centrale présente un spectacle magnifique aux habitants de Santa-Fe; elle rappelle, avec des dimensions plus imposantes, la vue des Alpes de la Suisse.

La chaîne occidentale des Andes sépare la vallée de Cauca de la province du Choco et des côtes de la mer du Sud. Son élévation est à peine de quinze cents mètres : elle s'abaisse tellement entre les sources du Rio Atrato et celles du Rio San-Juan, qu'on a de la peine à suivre son prolongement dans l'isthme de Panama.

Ces trois chaînes de montagnes se confondent vers le nord, par les 6° et 7° de latitude boréale. Elles forment un seul groupe, au sud de Popayan, dans la

province de Pasto. D'ailleurs il ne faut pas les confondre avec la division des Cordillères observée par Bouguer et La Condamine, dans le royaume de Quito, depuis l'équateur jusqu'aux 2° de latitude australe.

La ville de Santa-Fe de Bogota est située à l'ouest du Paramo de *Chingasa*, dans un plateau qui a deux mille six cent cinquante mètres de hauteur absolue et qui se prolonge sur le dos de la Cordillère orientale. Il résulte de cette structure particulière des Andes que, pour parvenir de Santa-Fe à Popayan et aux rives du Cauca, il faut descendre la chaîne orientale soit par la Mesa et Tocayma soit par les ponts naturels d'Icononzo ; traverser la vallée de la rivière de la Madeleine et passer la chaîne centrale. Le passage le plus fréquenté est celui du *Paramo de Guanacas*, décrit par Bouguer, lors de son retour de Quito à Carthagène des Indes. En suivant ce chemin, le voyageur traverse la crête de la Cordillère centrale dans un seul jour, au milieu d'un pays habité. Nous avons préféré au passage de Guanacas celui de la montagne de *Quindiu* ou *Quidio*, entre les villes d'Ibague et de Carthago. C'est l'entrée de ce passage qui est représentée dans la planche V. Il m'a paru indispensable de donner ces détails géographiques, pour faire mieux connaître la position d'un endroit qu'on chercherait en vain sur les meilleures cartes de l'Amérique méridionale, par exemple sur celle de La Cruz.

La montagne de Quindiu (lat. 4° 36', long. 5° 12') est regardée comme le passage le plus pénible que présente la Cordillère des Andes. C'est une forêt épaisse entièrement inhabitée que, dans la plus belle saison, on ne traverse qu'en dix ou douze jours. On n'y trouve aucune cabane, aucun moyen de subsistance : à toutes les époques de l'année les voyageurs font leurs provisions pour un mois, parce qu'il arrive souvent que par la fonte des neiges et par la crue subite des torrents, ils se trouvent isolés de manière à ne pouvoir descendre ni du côté de Carthago ni du côté d'Ibague. Le point le plus élevé du chemin, la Garito del Paramo, a trois mille cinq cents mètres de hauteur au-dessus des eaux de l'Océan. Comme le pied de la montagne vers les rives du Cauca, n'en a que neuf cent soixante, on y jouit généralement d'un climat doux et tempéré. Le sentier par lequel on passe la Cordillère est si étroit, que sa largeur ordinaire n'est que de quatre ou cinq décimètres : il ressemble en grande partie à une galerie creusée à ciel ouvert. Dans cette partie des Andes comme presque partout ailleurs, le roc est couvert d'une couche épaisse d'argile. Les filets d'eau qui descendent de la montagne ont creusé des ravins de six à sept mètres de profondeur. On marche dans ces crevasses qui sont remplies de boue, et dont l'obscurité est augmentée par la végétation épaisse qui en couvre l'ouverture. Le corps des bœufs, qui sont les bêtes de somme dont on se sert communément dans ces contrées, a de la peine à passer dans ces galeries qui ont jusqu'à deux mille mètres de longueur. Si on a le malheur d'y rencontrer ces bêtes de somme, il ne reste d'autre moyen de les éviter, que celui de rebrousser chemin ou de monter sur le mur de terre qui borde la crevasse et de se tenir suspendu en s'accrochant aux racines qui y pénètrent depuis la surface du sol.

En traversant la montagne de Quindiu au mois d'octobre 1801, à pied et suivis de douze bœufs qui portaient nos instruments et nos collections, nous avons beaucoup souffert des averses continuelles auxquelles nous avons été

exposés les trois ou quatre derniers jours, en descendant la pente occidentale de la Cordillère. Le chemin passe par un pays marécageux, couvert de baignousiers. Les piquants dont sont armées les racines de ces graminées gigantesques, avaient déchiré nos chaussures de sorte que nous étions forcés, comme tous les voyageurs qui ne veulent pas se laisser porter à dos d'homme, d'aller pieds nus. Cette circonstance, l'humidité continuelle, la longueur du chemin, la force musculaire qu'il faut employer pour marcher dans une argile épaisse et bourbeuse, la nécessité de passer à gué des torrents profonds et dont l'eau est très froide, rendent sans doute ce voyage excessivement fatigant, mais, quelque pénible qu'il soit, il ne présente aucun des dangers dont la crédulité du peuple alarme les voyageurs. Le sentier est étroit, mais les endroits où il borde des précipices sont très rares. Comme les bœufs ont la coutume de mettre les pieds toujours sur la même trace, il en résulte qu'il se forme en travers dans le chemin, une suite de petits fossés séparés les uns des autres par des proéminences de terre très étroites. Dans le temps des fortes pluies, ces proéminences restent cachées sous l'eau et la marche du voyageur est doublement incertaine, parce qu'il ignore s'il place le pied sur la digue ou dans le fossé.

Peu de personnes aisées ayant, dans ces climats, l'habitude de marcher à pied et dans des chemins aussi difficiles pendant quinze ou vingt jours de suite, ne se font porter par des hommes qui ont une chaise liée sur le dos; car, dans l'état actuel du passage de Quindiu, il serait impossible d'aller sur des mules. On entend dire dans ce pays aller à dos d'homme (*andar en carguero*), comme on dit aller à cheval. Aucune idée humiliante n'est attachée au métier des *cargueros*. Les hommes qui s'y livrent ne sont pas des Indiens, mais des Métis, quelquefois même des Blancs. On est souvent surpris d'entendre des hommes nus qui sont voués à une profession aussi flétrissante à nos yeux, se disputer au milieu d'une forêt, parce que l'un d'eux a refusé à l'autre, qui prétend avoir la peau plus blanche, les titres pompeux de *Don* ou de *Su Merced*. Les *cargueros* portent communément six à sept arrobas (soixante-quinze à quatre-vingt-huit kilogrammes); il y en a de très robustes qui portent jusqu'à neuf arrobas. Quand on réfléchit sur l'énorme fatigue à laquelle ces malheureux sont exposés en marchant huit à neuf heures par jour dans un pays montueux; quand on sait qu'ils ont quelquefois le dos meurtri comme des bêtes de somme et que des voyageurs ont souvent la cruauté de les abandonner dans la forêt lorsqu'ils tombent malades; quand on pense qu'ils ne gagnent, dans un voyage d'Ibague à Carthago que 12 à 14 piastres (60 à 70 fr) dans l'espace de quinze, quelquefois même de vingt-cinq ou trente jours, on a de la peine à concevoir comment ce métier de *cargueros*, un des plus pénibles de ceux auxquels l'homme se livre, est embrassé volontairement par tous les jeunes gens robustes qui vivent aux pieds de ces montagnes. Le goût d'une vie errante et vagabonde, l'idée d'une certaine indépendance au milieu des forêts, leur font préférer cette occupation pénible aux travaux sédentaires et monotones des villes.

Le passage de la montagne de Quindiu n'est pas la seule partie de l'Amérique méridionale dans laquelle on voyage à dos d'homme. Une province entière, celle d'Antioquia, est environnée de montagnes si difficiles à franchir, que les

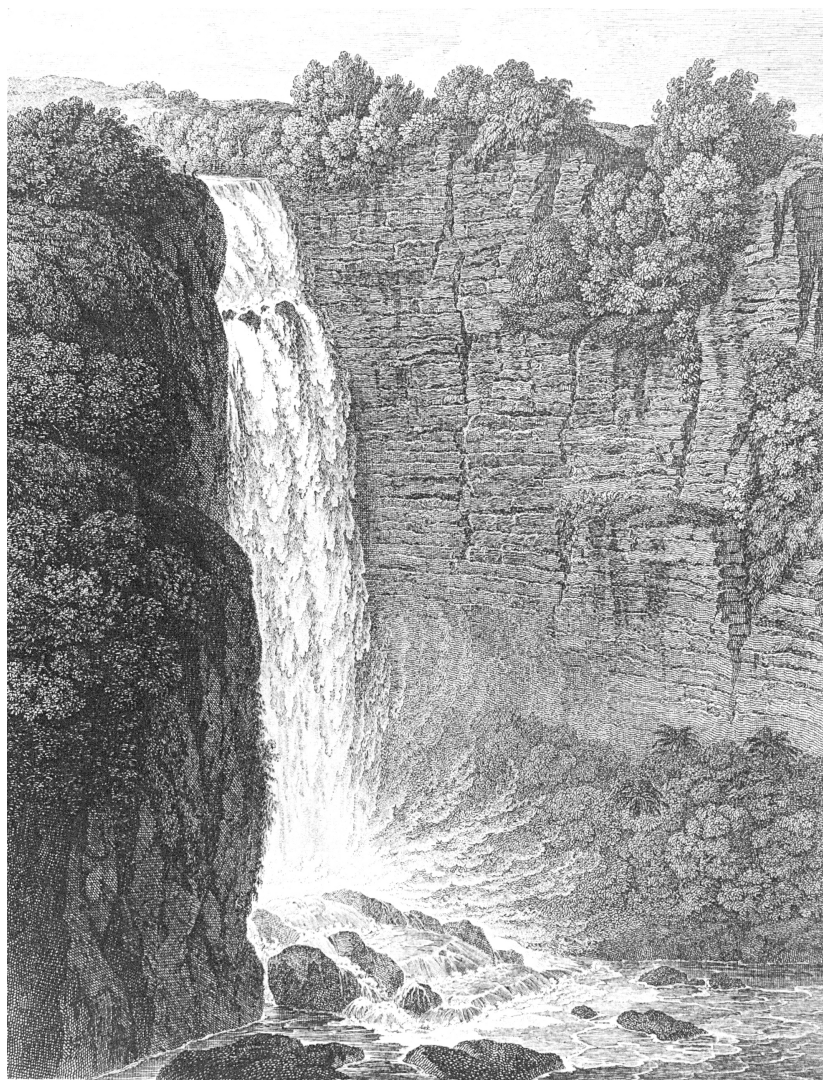
personnes qui ne veulent pas se fier à l'adresse d'un *carguero*, et qui ne sont pas assez robustes pour faire à pied le chemin de Santa-Fe de Antioquia à la Boca de Nares, ou au Rio Samana, doivent renoncer à sortir de ce pays. J'ai connu un habitant de cette province dont l'embonpoint était énorme : il n'avait rencontré que deux métiers capables de le porter et il eut été impossible de retourner chez lui, si ces deux *cargueros* fussent morts pendant qu'il se trouvait sur les rives de la Madeleine, à Mompox ou à Honda. Le nombre des jeunes gens qui font le métier de bêtes de somme au Choco, à Ibague et à Medellin est si grand, que l'on en rencontre quelquefois des files de cinquante ou soixante. Lorsqu'on forma il y a quelques années, le projet de rendre praticable pour des mulets le chemin de montagnes qui mène du village de Nares à Antioquia, les *cargueros* réclamèrent formellement contre l'amélioration des routes et le gouvernement eut la faiblesse de céder à leurs réclamations. Il est utile de rappeler ici que les mines du Mexique offrent aussi une classe d'hommes qui n'ont d'autre occupation que celle d'en porter d'autres sur leur dos. Dans ces climats la paresse des Blancs est si grande, que chaque directeur des mines a à sa solde un ou deux Indiens qu'on appelle ses chevaux (*cavallitos*), parce qu'ils se font seller tous les matins, et qu'appuyés sur une petite canne et jetant le corps en avant, ils portent leur maître d'une partie de la mine à l'autre. Parmi les *cavallitos* et les *cargueros*, on distingue et l'on recommande aux voyageurs ceux qui ont le pied sûr et le pas doux et égal. On est peiné d'entendre parler des qualités de l'homme dans des termes qui désignent l'allure des chevaux et des mulets.

Les personnes qui se font porter dans la chaise d'un *carguero* doivent rester pendant plusieurs heures immobiles et le corps penché en arrière. Le moindre mouvement suffirait pour faire tomber celui qui les porte et les chutes sont d'autant plus dangereuses, que souvent le *carguero*, trop confiant dans son adresse, choisit les pentes les plus escarpées, ou traverse un torrent sur un tronc d'arbre étroit et glissant. Cependant les accidents sont très rares, et ceux qui ont eu lieu doivent être attribués à l'imprudence des voyageurs qui, effrayés, ont sauté à terre du haut de leur chaise.

La cinquième planche représente un site très pittoresque, que l'on découvre à l'entrée de la montagne de Quindiu, près d'Ibague, à un poste que l'on appelle le pied de la Cuesta. Le cône tronqué de Tolima, couvert de neiges perpétuelles et rappelant par sa forme le Cotopaxi et le Cayambe, paraît au-dessus d'une masse de rochers granitiques. La petite rivière de Combeima, qui mêle ses eaux à celles du Rio Cuello, serpente dans une vallée étroite et se fraye un chemin à travers un bosquet de palmiers. On distingue dans le fond une partie de la ville d'Ibague, la grande vallée de la rivière de la Madeleine et la chaîne orientale des Andes. Sur le devant on voit une troupe de *cargueros* qui entrent dans la montagne. On y reconnaît la manière particulière dont la chaise, construite en bois de bambousier, est liée sur les épaules, et tenue en équilibre par un fronteau semblable à celui que portent les chevaux et les bœufs. Le rouleau que l'on voit dans la main du troisième *carguero* est le toit, ou plutôt la maison mobile dont le voyageur se sert en traversant les forêts de Quindiu.

Lorsqu'on est arrivé à Ibagué et qu'on se prépare au voyage, on fait couper dans les montagnes voisines plusieurs centaines de feuilles de *vijao*, plante de la famille des bananiers, qui forme un nouveau genre voisin du *Thalia*, et qu'il ne faut pas confondre avec l'*Heliconia bihai*. Ces feuilles membraneuses et lustrées comme celles du *Musa*, sont d'une forme ovale et ont cinquante-quatre centimètres (vingt pouces) de longueur, sur trente-sept centimètres (quatorze pouces) de largeur. Leur surface inférieure est d'un blanc argenté et couverte d'une matière farineuse qui se détache par écailles. C'est ce vernis particulier qui les rend propres à résister longtemps à la pluie. En les ramassant, on fait une incision à la nervure principale qui est le prolongement du pétiole : cette incision doit servir de crochet pour les suspendre, quand on voudra former le toit mobile; ensuite on les étend et on les roule avec soin en un paquet cylindrique. Il faut un poids de cinquante kilogrammes de feuilles pour couvrir une cabane dans laquelle couchent six à huit personnes. Lorsqu'au milieu des forêts on arrive dans un endroit où le sol est sec et où l'on compte passer la nuit, les *cargueros* coupent quelques branches d'arbre qu'ils réunissent en forme de tente. En quelques minutes, cette charpente légère est divisée en carreaux par des lianes ou par des fils d'agave placés parallèlement à une distance de trois à quatre décimètres les uns des autres. Pendant ce temps, le paquet de feuilles de *vijao* a été déroulé, et plusieurs personnes s'occupent à les arranger sur le treillage, de manière qu'elles se recouvrent comme les tuiles des maisons. Ces cabanes, construites à la hâte, sont très fraîches et très commodes. Si pendant la nuit le voyageur sent pénétrer la pluie, il indique l'endroit où se trouve la gouttière ; une seule feuille suffit pour obvier à cet inconvénient. Nous avons passé plusieurs jours dans la vallée de Boquia, sous une de ces tentes de feuillage, sans être mouillés, quoique la pluie fût très forte et presque continuelle.

La montagne de Quindiu est un des endroits les plus riches en plantes utiles et intéressantes. C'est là que nous avons trouvé le palmier (*Ceroxylon andicola*), dont le tronc est couvert d'une cire végétale; les passiflores en arbres et le superbe *Mutisia grandiflora* dont les fleurs, de couleur écarlate, ont seize centimètres (six pouces) de long.



Chute du Tequendama

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	7
Vues pittoresques des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique	19
Pièces de procès en écriture hiéroglyphique	67

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.

Dépôt légal : août 2022



A. de Humboldt
(1769-1859)

J'ai réuni dans cet ouvrage tout ce qui a rapport à l'origine et aux premiers progrès des arts chez les peuples indigènes de l'Amérique. Les deux tiers des planches qu'il renferme offrent des restes d'architecture et de sculpture, des tableaux historiques, des hiéroglyphes relatifs à la division du temps et au système du calendrier. À la représentation des monuments qui intéressent l'étude philosophique de l'homme sont jointes les vues pittoresques de différents sites, les plus remarquables du nouveau continent. Les raisons qui ont motivé ce mélange se trouvent énoncées parmi les considérations générales placées à la tête de cet essai.



Éditions l'Escalier
Saint-Didier - Vaucluse - France
www.editions-lescalier.com



ISBN 978-2-35583-328-1 19€



9 782355 833281

Couverture :
Buste d'une Princesse Aztèque